



GRANDE INTERVIEW

## «Le monde sauvage vu à travers la chasse continue de fasciner»

CHARLES STÉPANOFF En Suisse, la formation au permis de chasse fait davantage d'émules qu'il y a 10 ans. L'anthropologue analyse notre rapport à la mort, aux animaux, à la nature et à la modernité à travers cette pratique. Sa réflexion est un plaidoyer pour la nuance et le pluralisme des rapports au vivant

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE KRAFFT @CamilleKra

Alors que les chasseurs ont plutôt mauvaise presse, le nombre d'aspirants au permis est en hausse en Suisse: 1700 chasseurs en formation en 2021, contre 1250 en 2012. Dans le canton de Vaud, le nombre d'inscriptions a triplé ces quatre dernières années. Charles Stépanoff est anthropologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris et membre du Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France. Il a enquêté sur la chasse en Sibérie ainsi qu'en France.

En Suisse, le nombre de chasseurs en formation a tendance à augmenter. Est-ce que cela vous étonne?

A la base oui, mais je sais par une collègue ethnologue qu'on observe le même phénomène en Belgique. En France également, le nombre de jeunes qui passent leur permis est en augmentation, même s'il y a aussi des départs. C'est une évolution surprenante parce qu'il y avait une tendance au déclin.

Dans le canton de Vaud, leur nombre a même triplé en quatre ans. Pensez-vous que la pandémie a joué un rôle là-dedans?

Cela semble être une bonne hypothèse, même s'il manque des études pour le confirmer. Durant la pandémie,

certaines personnes ont développé une réflexion plus profonde sur la souveraineté alimentaire. Dans le contexte du confinement, beaucoup de gens ont eu peur de manquer de nourriture. Avec la guerre en Ukraine également, on s'est rendu compte que notre mode de subsistance est fondé sur des infrastructures globalisées qui peuvent être fragiles. Un ensemble de circonstances géopolitiques et sanitaires a donc pu amener des gens à envisager la production de leur alimentation au plus proche, dans leur quotidien. Et à se réapproprier un rapport à la nature qui ne soit pas uniquement contemplatif.

Nous avons un rapport paradoxal avec la chasse. Beaucoup de gens s'y disent hostiles, alors qu'ils consomment du gibier. Comment l'expliquer?

Le monde sauvage vu à travers la chasse continue de fasciner. Dans le design actuel, on voit des trophées en contreplaqué qui représentent des bois de cerf. Les Amazoniens, les Sibériens ou les peuples chasseurs d'Afrique servent de modèles pour penser un rapport animiste, plus respectueux envers la nature. Parallèlement, les sondages montrent une hostilité envers les chasseurs occidentaux, surtout depuis les années 1970. On admet cette violence ailleurs mais on la rejette chez nous, parce qu'on s'idéalise comme des modernes. Il y a derrière tout cela un

dualisme inavoué entre «civilisation» et «peuples primitifs». Or, comme l'ont montré les ethnologues, «ils» sont aussi civilisés que nous et «nous» sommes aussi sauvages qu'eux.

Il n'y a donc pas une opposition entre le «bon» chasseur autochtone, qui tue pour se nourrir, et le «mauvais» chasseur occidental, qui tue par loisir?

Le contraste entre chasse de subsistance et chasse de loisir est peu pertinent. Il y a du loisir et du prestige chez les autochtones qui chassent, et qui dépendent davantage des ressources végétales que de la viande. En France, il y a aussi du loisir et du prestige, mais pas seulement. La dimension alimentaire est négligée dans l'opinion générale. Lors des battues administratives organisées par l'Etat pour réguler les populations de sangliers, on retrouve certes des carcasses dans les poubelles. Mais dans les pratiques courantes, on revient à tuer pour manger. Un sondage a montré qu'en France 90% des chasseurs se nourrissent du gibier qu'ils tuent.

Dans «L'Animal et la Mort», vous évoquez la violence anthropique, que toute existence humaine entraîne dans son sillage. En Occident, nous n'avons jamais autant voulu protéger la nature, mais nous ne l'avons jamais exploitée si massivement. Com-

ment pouvons-nous vivre avec un tel paradoxe?

C'est une longue histoire. Grâce aux progrès techniques, on a obtenu une production de plus en plus efficace, qui détruit la nature à mesure. Aujourd'hui, la plupart des Occidentaux n'ont plus besoin de couper du bois pour se chauffer, de tuer pour se nourrir, de labourer leurs terres. Il y a eu progressivement une séparation entre les sources de notre subsistance et nos modes de vie. Aujourd'hui, on peut par exemple consommer de la viande sans avoir jamais vu un animal abattu. C'est quelque chose d'exceptionnel quand on compare toutes les sociétés humaines. Grâce à une division du travail très efficace, les bouchers ou les agriculteurs assurent le face-à-face avec la nature et rendent possibles les conditions de vie éthérées du reste de la population.

N'avons-nous pas caché la mort des animaux que nous consommons à mesure que notre propre mort devenait taboue?

Pour ce qui est des animaux, il y a eu des tueries de rue jusqu'au XIXe siècle. On pouvait entendre les bêtes crier, il y avait du sang. Par la suite, il y a eu un phénomène de camouflage organisé par les pouvoirs publics, une volonté de pacification de la société. Parallèlement, la rencontre avec le corps du défunt humain est devenue indécente. Ici au Collège de France, quand un professeur mourait, son corps était exposé et les élèves venaient lui rendre hommage. En Bretagne, il y a encore des veillées mortuaires, où l'on reste à côté du mort, on bavarde, on boit un coup. Mais ailleurs, on ne montre plus les cercueils aux pompes funèbres pour ne pas heurter les sensibilités. Le problème, c'est que plus on cache les choses, plus les sensibilités s'exacerbent.

C'est pareil concernant les animaux?

Tout à fait. On pense que les enfants ne doivent pas s'habituer à voir le sang, sinon ils deviendront violents. Mais à trop vouloir protéger les gens, on les rend fragiles et susceptibles de développer des traumatismes. Quand il y a une fuite, comme une vidéo tournée par une association animaliste dans un abattoir, la société découvre la violence qu'elle essaie de se cacher à elle-même, et c'est très dur. Concernant les animaux de compagnie, notre sensibilité s'est aussi exacerbée. On a réussi à camoufler la mort des animaux qu'on mange, mais ceux qu'on aime sont à côté de nous et ils finiront aussi par mourir. C'est un problème pour les vétérinaires: ils ne savent plus comment aider leurs clients à faire leur deuil ou à accepter l'euthanasie quand la vie de leur animal n'est plus que souffrance.

Vous faites ainsi la distinction entre «l'animal-enfant» (nos animaux de compagnie) et «l'animal-matière» (les bêtes de rente)...

Oui, à partir de la Renaissance se met en place dans les élites une perception du vivant qui valorise la sensibilité et la compassion. Dans le rapport aux animaux, on a d'un côté l'animal de compagnie, avec qui il faut être sensible, maternant. Je l'appelle «animal-enfant» parce qu'il est castré et n'a pas accès à la maturité sexuelle. D'un autre côté, il y a «l'animal-matière», qui alimente le système productif. Ces animaux vont avoir des destins totalement différents, alors qu'il n'y a pas de raison biologique pour qu'un cochon soit traité comme de la matière, et un chat comme un membre de la famille.

Est-ce que la chasse ne réconcilie pas ces deux mondes?

Je ne sais pas si tous les chasseurs ont ce genre de réflexion, mais de fait, il

y a dans les pratiques de chasse une forme de résistance à ce dualisme entre production et protection. On n'est ni dans la production industrielle, ni dans la transformation de nos animaux en enfants. Sur le plan conceptuel et affectif, la chasse est aujourd'hui une anomalie, et c'est pour cela qu'elle fait scandale.

Ce paradoxe est pourtant inscrit en nous puisque l'humain est, selon vos termes, un «prédateur empathique». Qu'entendez-vous par là?

L'humain est un prédateur, c'est certain. Il est même le principal prédateur de la planète. Même si la viande ne nous est pas indispensable, sa consommation a eu un rôle très important dans notre évolution. Pourtant, nous sommes des prédateurs très peu armés biologiquement. Nous avons de toutes petites canines, pas de griffes. En revanche, l'humain a un armement cognitif et affectif qui lui permet de se coaliser pour mener des battues, de préparer des pièges, d'inventer des stratégies qui vont prendre en compte celles du gibier. Cela implique de pouvoir se mettre à sa place pour l'attirer avec des appâts et d'entretenir des paysages qui lui conviennent. C'est ça, l'empathie du chasseur. L'humain est le seul prédateur à être capable de compassion envers ses proies.

On trouve des rituels en Suisse, notamment au Pays-d'Enhaut, où «Le Temps» a effectué un reportage récemment. Par exemple le fait de barbouiller le visage d'un chasseur du sang de la bête qu'il a tuée. D'où provient ce type de pratique?

C'est une tradition plutôt germanique, qui est devenue à la mode en France récemment. On peut par exemple boire du sang cru ou en maculer le visage d'un chasseur. Il y a une volonté d'assumer la mise à mort, de revendiquer la violence plu-

tôt que de la camoufler, de prendre une forme de contre-pied par rapport aux sensibilités dominantes. Dans le monde entier, manger de la chair crue, c'est incorporer de la puissance, de la vitalité, un peu de la subjectivité du vivant. Parfois, on porte la «cape» (peau) du sanglier, on imite ses grognements, on se remémore sa mort. Cela montre qu'on n'est toujours pas débarrassés de ce paradoxe du prédateur empathique. Ce type de rituel permet de l'exprimer.

Vous avez également enquêté auprès des militants qui s'opposent à la chasse à courre en France. Selon vous, ces derniers ont beaucoup plus de points communs avec les chasseurs que ce qu'ils imaginent. Lesquels?

L'amour de la forêt, d'abord. Même si certains militants et veneurs sont issus de milieux urbains, il y a une fascination, une envie de passer du temps dans la forêt. Et le roi de la forêt, c'est le cerf. Les deux camps veulent agir pour cet animal, mais différemment. Les militants vont se focaliser sur le cerf en tant qu'individu, tandis que les veneurs le défendent en tant qu'espèce en préservant des conditions écologiques qui favorisent sa subsistance. Ils collaborent par exemple avec les scientifiques et les pouvoirs publics pour placer des écoponts qui permettent la circulation des cerfs d'une forêt à l'autre. Ce sont deux philosophies différentes qui se rejoignent par leurs objectifs.

Si ce n'est que pour les chasseurs l'humain domine les autres espèces...

Pour moi, dans les deux camps, il y a anthropocentrisme et domination de l'homme. Les veneurs ont une vision plus traditionnelle, plus chrétienne aussi, du rôle de l'humain dans la

Création. Ce dernier doit protéger les autres êtres et les écosystèmes, mais il ne se situe pas sur le même plan qu'eux. Cela lui donne des droits, notamment celui de mettre à mort. Pour les animalistes, l'humain a une responsabilité morale puisqu'il est capable de bien et de mal, contrairement aux autres espèces. Comme il n'a pas un besoin absolu de viande, il doit s'en passer. De ce point de vue-là, les animalistes isolent plus l'humain du reste du monde vivant que les chasseurs. Selon ces derniers, l'homme est en quelque sorte un prédateur comme un autre.

Aujourd'hui, beaucoup de gens n'arrivent pas à imaginer qu'un chasseur puisse aimer la nature et tuer des bêtes, ou qu'un éleveur puisse aimer les bêtes qu'il envoie à l'abattoir. Cette absence de nuances est-elle propre à notre époque?

Oui, il y a des clivages de plus en plus radicaux. Cela pose problème parce que les populations sont plus mélangées mais avec des idées plus cloisonnées. En France, il y a un exode urbain. Des gens qui ont une vision de la nature plutôt contemplative partent vivre à la campagne et cela crée des heurts, notamment autour de la chasse et de l'élevage. Ces heurts pourraient s'accroître si on perd ce sens de la diversité à l'intérieur d'une société. Les intellectuels urbains, les animalistes, les éleveurs ou les chasseurs voudraient tous être porteurs de «la» vérité. Avant, les paysans, les bourgeois, etc. formaient ce qu'on appelle une société, avec des composantes différentes mais interdépendantes. Cette notion de pluralisme écologique et ontologique est importante, elle est à redécouvrir. L'anthropologie, comme l'histoire, nous permet de faire un pas de côté et de nous affranchir de certains carcans conceptuels.

On imagine que ces clivages sont exacerbés par les réseaux sociaux?

Oui, parce qu'on y voit circuler des mots d'ordre qui sont déconnectés des situations vécues. Or, dès qu'on est dans le rapport au vivant, on est dans la complexité des affects. Par les réseaux sociaux mais aussi par une forme d'abstraction, on a besoin de cases nettes et tranchées: l'animal, soit on l'aime, soit on le mange, par exemple. Sauf que cela ne correspond pas du tout aux modes de vie partagés avec les bêtes. Chez les peuples cavaliers de Sibérie du Sud, on mange son cheval quand il est vieux et malade. Il y a une forme de communion, un aspect sacré dans le fait de consommer un animal qu'on aime. Quand on se situe à un niveau abstrait, on perd cette complexité-là.

L'anthropologue a mené son enquête en Sibérie et en France. (PARIS, 25 JANVIER 2023/ CÉLINE VILLEGAS POUR LE TEMPS)

Charles Stépanoff à dos de renne chez les Tozhu. (SIBÉRIE DU SUD, 2010/ARCHIVES PERSONNELLES)

Avec un chaman touva. (SIBÉRIE DU SUD, 2006/ARCHIVES PERSONNELLES)

A cheval en Mongolie. (2013/ARCHIVES PERSONNELLES)

«Aujourd'hui, on peut consommer de la viande sans avoir jamais vu un animal abattu»

«Chez les peuples cavaliers de Sibérie du Sud, on mange son cheval quand il est vieux et malade» ■

*par Camille Krafft*

## PROFIL

1978 Naissance à Paris.

1999 Etudie la philosophie et les lettres à l'Ecole normale supérieure (Ulm).

2007 Doctorat en ethnologie sur le chamanisme touva.

2010 Membre du Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France).

2019 Publie «Voyager dans l'invisible. Techniques chamaniques de l'imagination», Paris, La Découverte.

2021 Publie «L'Animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage», Paris, La Découverte, Prix de l'essai France culture/ Arte.

## LE QUESTIONNAIRE DE PROUST

Chasse ou élevage?

Elevage, je suis éleveur de moutons et de volailles et non chasseur.

Quel animal aimeriez-vous être?

Une hirondelle: voyager en dormant dans des granges, c'est le mode de vie idéal.

La personnalité qui vous inspire?

Le philosophe Ludwig Wittgenstein, qui recommandait à ses étudiants d'abandonner leurs études et de devenir paysans.

Avez-vous peur de la mort?

Oui, mais le rapport à cette peur est différent quand on a vécu dans des régions où elle est présente au quotidien comme en Sibérie.

Qui est «l'autre»?

Il y a l'autre lointain, le peuple exotique, et «l'autre» intime, le barbare interne à nos sociétés, que l'on connaît moins encore.

Une ville que vous aimez?

Saint-Pétersbourg, ville magique dans sa crasse et sa grandeur, où j'ai habité un an et que je ne reverrai peut-être plus à cause de la guerre.

Avant, c'était mieux?

La guerre en Europe, la pandémie, la crise climatique dessinent un monde plus sombre que celui de mon enfance, mais ces menaces inspirent des forces collectives qui donnent de l'espoir.

